

JEAN-PIERRE CHARBONNEAU

# À DÉCOUVERT

**F I D E S**

## *Avant-propos*

VOILÀ UN AN presque jour pour jour que j'ai fait, pour la seconde fois dans ma vie, mes adieux définitifs en tant que député de l'Assemblée nationale du Québec. Les premiers étaient sincères et les seconds, tout autant. Je n'ai aucunement l'intention de revenir en politique, mais il ne faut jurer de rien, dit-on. Soit. Je n'avais pas non plus l'intention d'écrire mes mémoires, du moins pas si vite après avoir laissé mes fonctions au service de mes concitoyens. En fait, je me disais que j'allais relaxer, mais je découvre que la retraite peut être une période de vie très intense...

Il faut dire que le coquin de sort a placé sur ma route, il y a quelques mois, mon bon ami René Bonenfant, qui édita, il y a plus de 30 ans, mon livre sur la pègre, *La filière canadienne*. Après avoir discuté de choses et d'autres, René, qui est maintenant un collaborateur important de la maison d'édition Fides, m'a laissé entendre qu'il serait intéressé de lire ce qu'un témoin privilégié de l'histoire parlementaire québécoise, comme je l'ai été pendant 25 ans, aurait à raconter à ses compatriotes. Mon premier réflexe a été de balayer cette idée du revers de la main. Franchement, ai-je pensé, ce que j'avais à dire, je l'ai déjà dit, ne fut-ce que dans l'impressionnante

collection de textes d'opinion, rapports et autres manifestes que j'ai rédigés, seul ou en collaboration, durant toutes ces années. Quand j'ai commencé à réfléchir sérieusement à cette proposition, je me suis dit qu'effectivement, j'avais encore (plus que jamais) des choses à dire et que c'était peut-être l'occasion rêvée de donner un sens plus clair à ma mission autoproclamée d'éveilleur de consciences et une perspective plus large aux luttes que j'ai menées ainsi qu'aux idées que j'ai défendues avec acharnement. Le faire à travers le récit de ma vie publique me paraissait tout à coup très séduisant. De plus, il est vrai que le regard que je peux poser sur la politique des trente dernières années est singulier. Ce n'est pas le regard du chef, du grand homme souvent isolé dans l'exercice du pouvoir, mais plutôt celui du soldat que j'ai longtemps été et qui a mis tout son honneur et son ambition au service de la cause.

J'ai été officier puis chef, un chef plus modeste que celui du gouvernement, mais j'ai occupé, en tant que président de l'Assemblée nationale, un poste de choix pour voir tout ce qui se passe en coulisse, ainsi que pour entretenir des relations privilégiées avec la faune que constituent les caucus des partis représentés à l'Assemblée nationale.

J'ai surtout été député, sans quoi rien d'autre n'aurait été possible : six fois élu, avec le soutien des gens de ma circonscription ; d'abord celle de Verchères, puis celle de Borduas, où j'ai travaillé avec ardeur, entouré de collaboratrices et de quelques collaborateurs extraordinaires. Tous ces gens, qui représentaient mon ancrage, ont toujours protégé mes arrières quand je partais au front, à Québec ou ailleurs. Et pourtant, dans ce livre, je ne parlerai pas beaucoup d'eux ni de mes luttes de député au service des citoyens de ma circonscription ; d'abord parce qu'il y en a trop eu, ensuite, parce que j'ai choisi de me consacrer davantage à décrire mes

combats pour l'indépendance du Québec pour son rayonnement politique international et pour la revalorisation de notre démocratie.

À travers ces histoires et bien d'autres — j'ai aussi été journaliste et coopérant en Afrique —, je cherche bien modestement à témoigner avec sincérité de notre grande histoire, où la mienne, toute petite, s'inscrit en filigrane. J'ai écrit ces mémoires également pour mes deux fils, des adultes maintenant, qui n'ont peut-être pas toujours compris la raison de mes absences et de mes distractions; il faut dire que je n'ai jamais bien pris le temps de les leur expliquer. Je n'ai pas raconté non plus mon parcours à mes trois filles, celles de ma femme Dominique. Dans leur cas aussi, je souhaite que mes récits autant que mes idées soient sources d'intérêt et d'inspiration. Si, ce faisant, j'égratigne au passage quelques figures connues, ou moins connues, c'est dans le but d'écrire la vérité comme je l'ai vécue, étant conscient que chacun a une perception et une compréhension personnelles des événements.

Une semaine avant d'achever la rédaction de ce livre, j'avais toujours en tête que mon « roman autobiographique » aurait pour titre: « Brasser la cage ». C'est en effet ainsi que je définis depuis longtemps le type d'interventions publiques que j'ai faites durant toute ma carrière, ou plutôt mes carrières. Toutefois, devant la somme des confessions et des anecdotes; devant la compilation de mes analyses et mes discours sur la politique ou la justice sociale; devant les portraits ou plutôt les esquisses plus ou moins fouillées de tous ces personnages qui ont traversé ma vie, le choix final s'est porté vers une autre expression, plus englobante. Et il est vrai que, dans cet ouvrage, j'ai l'impression de me mettre à découvert, pour ne pas dire à nu...

## À DÉCOUVERT

Un titre reste bien sûr une sorte d'étiquette toujours un peu réductrice. L'être humain, pour sa part, est infini et pétri de paradoxes. Brasseur de cages, j'ai été, et brasseur de cages, je serai encore – du moins, j'y compte bien... Pour que les choses arrivent, pour qu'elles changent, pour qu'elles s'améliorent.

Mais ce livre est plus que le récit de mes exploits de « brasseur de cages » et, si je m'y découvre, ce n'est pas par exhibitionnisme. J'ai parfois agi pour me faire voir, c'est vrai, mais il y allait de ma survie, ou de celle d'une cause que je défendais. Au cours de mes missions, j'ai parfois mis au jour des histoires de corruption, des secrets honteux, et j'ai levé le voile sur quelques affaires douteuses... allant même jusqu'à mettre ma propre vie en danger. Mais toujours avec cette idée qu'il y a des choses qui nous dépassent et qui justifient les sacrifices que nous sommes prêts à consentir pour elles.

## *Prologue*

P REMIER MAI 1973, 21 H 19. Je suis dans la salle de rédaction du *Devoir*, rue Saint-Sacrement dans le Vieux-Montréal, avec les journalistes de la section des sports. Je termine à l'instant mon topo quotidien sur les audiences publiques de la CECO, la Commission d'enquête sur le crime organisé. Jean Francœur, le directeur de l'information, m'a demandé de rester plus tard, ce soir-là, à cause de la manifestation du 1<sup>er</sup> mai dans les rues de Montréal qui rassemble pas moins de 20 000 personnes. Je suis donc en *stand-by*, dans l'éventualité où il y aurait du grabuge – et dans ce cas, je dois recueillir la version policière des événements.

La section des sports au *Devoir*, c'est un petit bureau avec deux personnes (on est loin du *Journal de Montréal*); on y suit un match particulièrement passionnant de la finale de la Coupe Stanley, qui oppose cette année Montréal à Chicago. C'était la deuxième partie de la finale; Montréal avait gagné la première.

À 21 h 20, un collègue du pupitre me lance: « Jean-Pierre, quelqu'un pour toi à la réception! » À l'entrée de la salle de rédaction, où trônent deux séries de grands classeurs métalliques, un jeune homme attend. Plutôt grand et mince, il

porte de grosses lunettes foncées. « Jean-Pierre Charbonneau ? » demande-t-il. « Oui, c'est moi », que je fais. « O.K., bouge pas ! » qu'il dit. L'instant d'après, j'entends une détonation.

J'ai d'abord l'impression que c'est une blague. Mais un deuxième coup survient immédiatement. Je vois le jet de flammes sortir du canon et sens quelque chose me frôler. En un éclair, je réalise qu'on me tire dessus pour vrai. Ce n'est pas une blague !

Mes réflexes de judoka s'éveillent, comme une bourrasque. Je me jette par terre entre les classeurs, qui font écran, et tourne sur moi-même en me protégeant instinctivement le haut du corps, tout comme je l'avais appris dans mes cours — bénis ! — d'arts martiaux. L'agresseur s'élance vers moi et tire une troisième fois. Il me rate de nouveau. Plus tard, on retrouvera deux balles : une dans le mur du fond, derrière moi quand je faisais face à l'entrée ; l'autre dans le mur opposé, lorsque l'agresseur a tiré son troisième coup. Je me recroqueville en attendant le quatrième coup... Mais soudain, au lieu de continuer à tirer, le tueur fait volte-face et prend ses jambes à son cou !

Quand je réalise que le danger est écarté, je me mets à genoux et examine mon avant-bras, où s'étale une tache de sang circulaire, de plus en plus grande. À ce moment-là, la douleur ne se fait pas encore sentir. Et puis, soudain, j'ai un flash. Je comprends ce qui m'arrive. J'ai à peine 23 ans et on vient d'essayer de m'abattre comme un lapin, à cause de ce que j'écris ! Je suis une cible pour le monde interlope !

# 1

## Les racines

**J**E SUIS NÉ LE 3 JANVIER 1950, l'aîné de quatre enfants, un vrai baby-boomer. Mes parents s'étaient mariés très jeunes, après la Deuxième Guerre mondiale, et avaient décidé de s'installer à Saint-Eustache, village célèbre pour son épisode des Patriotes, en 1837-1838. J'aime me rappeler que j'ai été baptisé dans une église où l'on retrouve toujours, sur la façade, des traces des combats de l'époque de la Rébellion, un mot qui m'allait à merveille.

Ma mère – Marie-Reine Campeau – travaillait comme employée de banque; du jour au lendemain, elle dut rester à la maison pour s'occuper de moi. Ce n'était vraiment pas son choix. Je sais qu'elle aurait voulu faire des études supérieures. Le fait d'y renoncer a représenté pour elle un sacrifice car, dans sa famille, on ne permettait qu'aux garçons de faire des études avancées; les filles, on les mariait le plus vite possible. C'était comme ça! Elle retournera toutefois plus tard sur le marché du travail d'abord comme employée d'un dépanneur de notre voisinage, puis comme commis-comptable à la Ville de Montréal.

Côté paternel, mon grand-père était courtier d'assurances; mon arrière-grand-père, conseiller municipal du quartier

Villeray, à l'époque du maire Camillien Houde. Je ne l'ai pas connu, mais on m'a dit que c'était un personnage imposant, un peu dominateur, non seulement à la maison, mais aussi dans la vie publique. Mon père, Denis Charbonneau, travaillait dans la construction. Plus tard, il deviendra concierge de l'école primaire Marie-Rivier du quartier Saint-Michel où il travaillera 26 ans. Quand je suis né, il était poseur de « prélaris ».

Mes parents étaient issus d'un milieu très catholique et plutôt conservateur. Dans la famille de mon père, l'aîné était curé, la deuxième religieuse et le troisième entrepreneur. Mon père était le quatrième, juste avant la petite dernière. Depuis son adolescence, il nourrissait une véritable passion pour le scoutisme qui était pour lui une façon de vivre son côté éducateur autant qu'aventurier. Il faut dire que le mouvement scout était largement parrainé par l'Église catholique. Dès les premières années de mon enfance, il a repris du service. Le scoutisme — je le découvrirai moi-même plus tard — permet des moments magnifiques de camaraderie et de communion avec la nature. Très tôt — à l'été 1955 — je me suis retrouvé dans le camp scout de mon père avec ma mère et ma sœur Denise, sur une ferme de Val Barette, dans la région de Mont-Laurier. C'est ainsi que j'ai pu voir la fin de l'ancien Québec, peuplé d'images de charrettes tirées par des chevaux, d'odeurs de foin et du langage paysan. Mes parents étaient des citadins, mais restaient en contact, à travers le scoutisme, avec le milieu rural, ce qui était extrêmement important pour mon père.

Quant à ma mère, elle possédait un tempérament rebelle, qui n'acceptait pas la soumission. À plusieurs reprises dans sa vie, elle s'est rebiffée. Je crois que j'ai hérité de son caractère. Elle était plus couveuse que mon père, et aussi plus intellectuelle, plus littéraire. Les livres dans la maison, les

magazines, les encyclopédies, c'était elle. Au fond, cela représente bien l'époque. L'homme pour l'action, et la femme comme appui, comme collaboratrice, comme conseillère — tous deux éducateurs, chacun à sa façon.

Dans mes souvenirs, je les entends rire dans le lit le samedi matin. Je pense que comme jeunes adultes, ils étaient très, très amoureux. Et puis, avec les années, ça se transforme... mais ça, c'est comme tout le monde.

Rebelle, frondeur, toujours prêt au combat : ainsi me décrivait-on, jeune enfant. On m'a raconté que lorsque j'avais trois ans, notre petit chien m'avait mordu la couche. Je m'étais retourné et l'avais assommé d'un coup de bâton. Un peu brusque... mais il valait mieux éviter de me provoquer ! Je ne tendais pas l'autre joue. Pourtant, j'étais aussi sensible, voire peureux, aux yeux des autres. Très jeune, je détestais les bruits excessifs. J'allais même me cacher sous un lit lorsqu'une fanfare particulièrement tonitruante passait devant la maison — ce qui heureusement n'arrivait pas souvent !

Et puis, j'avais peur de l'obscurité, celle dans laquelle opère le Bonhomme Sept-Heures, ce voleur d'enfants qui, selon la rumeur, courait dans ma rue et se terrait dans le boisé non loin de la maison. Vers huit ou neuf ans, je refusais encore d'aller seul au sous-sol obscur. Ma sœur, cadette d'un an, y allait. Elle ne semblait pas avoir peur et j'avais l'impression qu'elle était bien fière de cette supériorité. Mon père, sûrement pour stimuler mon courage, me disait : « Regarde, Denise y va, elle ! » Je sais qu'il pensait bien faire en me comparant ainsi mais, en fait, ça m'humiliait, moi l'aîné, un garçon de surcroît. J'avais honte.

Heureusement, avec les années, j'ai fini par venir à bout de ces blocages. Comme j'ai fini par surmonter la peur de la solitude, de l'abandon. Un jour, je devais avoir cinq ou six ans, ma mère, encore jeune femme dans la vingtaine, a quitté

quelques jours le domicile familial, totalement exaspérée. J'ai cru qu'elle ne reviendrait jamais. Un an ou deux plus tard, quand à une autre occasion elle et papa ont tardé à rentrer après des courses, j'ai vécu l'enfer de la panique et couru chez le dépanneur pour savoir où étaient mes parents. À leur retour, ceux-ci étaient loin d'être fiers de moi. Devant leur colère, une fois de plus j'ai ressenti de la honte. Souvent, les parents ne réalisent pas les blessures qu'ils infligent inconsciemment à leurs rejetons. À côté de notre maison, il y avait un pommier accessible par le toit du garage. Situation pas très dangereuse, à mon souvenir... Pourtant ma mère m'avait formellement interdit de cueillir les pommes de cette façon. Il faut dire qu'au moment de notre installation dans cette maison, je n'avais encore que quatre ans. L'interdit s'est toutefois prolongé plusieurs années, et j'ai l'impression qu'en agissant de la sorte pour me protéger, maman consolidait mes complexes. Son anxiété devenait la mienne, ses attentes devenaient les miennes.



J'avais encore trois ans quand mes parents ont déménagé à Laval-des-Rapides, un milieu déjà plus intéressant pour eux et qui les rapprochait de Montréal, leur lieu de naissance — le quartier Villeroy pour mon père et celui d'Ahunsiac pour ma mère. En 1953, Laval-des-Rapides était encore très champêtre, et notre maison à logements se dressait sur un des deux segments de rues développés, où nous habitons près de l'église Notre-Dame de Pontmain. Le reste, c'étaient des boisés en friche.

Très tôt, dès 1954, mes parents ont acheté un téléviseur, dont je suis immédiatement devenu « accro ». Les bons et les méchants, les intrépides héros des films de cape et d'épée, de

westerns; ces Lone Ranger et autres redresseurs de torts m'entraient dans la tête et n'allaient plus me lâcher...

Cet esprit justicier reflétait l'image que je me faisais de mon père, pour moi le modèle du guerrier sans peur et sans reproches. Il était un chef scout très respecté dans sa communauté, il exerçait un leadership fort et volontaire. Il négociait avec le curé et les autorités du quartier, comme un vrai chef, quelqu'un qui n'a peur de rien et qui ne s'en laisse pas imposer.

Il était aussi un jardinier et un bricoleur extraordinaire et il l'est resté, à l'aube de ses 80 ans. Un jour, il m'a construit une plateforme où on avait mis une sorte de château anglais. À l'époque, on achetait des figurines: Robin des bois et ses acolytes, ainsi que les soldats du shérif de Nottingham... C'était magique. Des années plus tard — j'étais adulte — mon père a bâti, dans son sous-sol, une immense plateforme avec un train électrique, des maisons et tout un petit village. Il m'a initié assez tôt à ses passions manuelles, et je suis, moi aussi, assez habile... sous surveillance. Bon dessinateur et habile de mes mains, enfant, je modelais des figurines en pâte à modeler, des animaux, des personnages; je coloriais beaucoup et, plus tard, j'ai même eu une brève période d'artiste peintre amateur.

Sociable, j'aimais les jeux de rôle. Le mien était toujours celui du justicier, Kit Carson, Davy Crockett, Roy Rogers ou Robin des bois... Tous des héros sans peur et sans reproches, qui encaissent les coups sans broncher, sans jamais avoir l'air de souffrir. J'avais déjà choisi mon camp: celui des bons. Dans les jeux de cowboys et d'Indiens, comme dans les jeux de chevaliers, je devais être du bon bord... et avoir un grand cheval blanc.

C'est ainsi qu'au fil des ans, tel Zorro, j'ai volé au secours de plusieurs membres de ma famille immédiate. Un jour, à

Laval-des-Rapides, un garçon du coin avait embêté ma sœur. Je l'avais défendue vaillamment, même si j'étais sorti de l'échauffourée avec une blessure au genou. J'ai encore la cicatrice. Une autre fois, beaucoup plus tard, ma mère s'était querellée avec une voisine qui avait tenté de me prendre à témoin... Contre ma propre mère ! Je l'avais vigoureusement défendue, ce qui l'avait remplie de fierté à l'égard de son fils aîné.

Plus tard dans un camp scout — j'avais 15 ans — un de mes camarades s'en est pris à mon père, qui était le chef. Il n'acceptait pas que je gagne souvent les jeux compétitifs. Il accusait mon père de favoritisme. Celui-ci l'avait alors soumis à des sanctions disciplinaires : il l'avait dégradé, un peu comme dans l'armée. L'adolescent, frustré, a fortement réagi, en engueulant mon père d'une façon totalement impolie. Ma réaction a été extrêmement virulente. Je me suis élancé sur lui — sur cet ami — une hachette à la main. Heureusement, on m'a arrêté avant que je ne fasse une bêtise...

J'avais donc le geste vif, des réflexes immédiats de contre-attaque. Mon totem scout, « Aigle vorace », choisi par mon père, disait bien qui j'étais. Toujours le souci de défendre les faibles, de choisir le côté des « bons » plutôt que celui des « méchants ». La devise du bon scout, c'est : « Le fort protège le faible » ; le salut scout — trois doigts en l'air — évoque les vertus correspondantes : franchise, dévouement et pureté. Tout militaire qu'il ait été, Baden Powell, le fondateur du scoutisme, a été pour moi un grand éducateur. Honneur, respect, loyauté, justice, engagement, protection des faibles, ces valeurs, je les ai rapidement faites miennes et je les ai toujours conservées.

Bien qu'il n'y ait pas eu énormément de livres à la maison, on y trouvait des exemplaires de *Sélection du Reader's Digest* et des encyclopédies, qui m'ont fortement marqué. Ma mère

avait toute la collection de *L'Encyclopédie de la jeunesse* des Éditions Grolier, un classique québécois, et l'extraordinaire *Pays et nations* qui représentait pour moi l'aventure et la découverte du monde.

Comme pour bien des enfants de mon époque, l'image imprimée et la télévision ont joué un rôle central dans la construction de mon imaginaire. J'aimais les bandes dessinées, mais je n'étais pas trop porté sur l'humour ou la fantaisie. Je préférais les récits d'aventure ou *Les Belles Histoires de l'oncle Paul* du magazine *Spirou*. Les personnages réels, des héros des « fictions sérieuses » comme *Le Capitaine Vaillant*, *Les Chevaliers du ciel*, *Le Lieutenant Blueberry*. Plus tard, à l'adolescence, mon héros sera Bob Morane, un agent français d'Interpol, expert en judo, en lutte contre l'Ombre jaune, caïd insaisissable de la pègre asiatique.

J'avais 12 ans quand on s'est abonné au journal *La Presse* du samedi — tous les jours, c'était trop cher. Déjà à l'époque, il y avait toutes sortes de suppléments, dont les bandes dessinées dans un cahier séparé: je me demande encore pourquoi ils ont éliminé cet extra! Je découpais les histoires « à suivre », comme celles de Superman ou de Tarzan, puis je les recollais dans des *scrapbooks*. Vers quinze ans, j'ai fait de la musculation, sur les traces de Tarzan... et de mon père. Papa m'emmenait souvent au cinéma voir des James Bond, des films de guerre ou des westerns. Plus tard, j'ai découvert que lui aussi, derrière la témérité, la bravade et le verbe haut, cachait ses émotions et sa vulnérabilité. J'ai appris récemment que, dans son enfance et son adolescence, il avait été quelques fois agressé et qu'il avait dû réagir vigoureusement pour défendre son intégrité. Ma première expérience violente remonte à l'âge de trois ans. J'ai alors traversé la rue en courant, sans regarder... et le camion du laitier a stoppé net, à deux pouces, dans un horrible crissement de pneus. Le laitier, furieux, est sorti

de son véhicule et m'a secoué sans ménagement. Je suis resté marqué de façon indélébile par son visage dur de colère.

À 12 ans, lors de ma dernière année du primaire, une petite gang de « durs » tentait d'imposer sa loi dans la cour d'école. Au cours d'un conflit, j'avais refusé de me plier à leur diktat, ce qui les avait enragés ! Un soir, ils m'ont pourchassé ; j'ai pris mes jambes à mon cou. J'ai fui, et ça a été terrible parce que, à ce moment précis, j'agissais en pleutre : l'antithèse du héros que je rêvais d'être ! Pourquoi n'avais-je pas plutôt combattu ? La réponse est simple mais je ne l'avais pas comprise : face au danger, le cerveau animal commande de faire le mort, de fuir ou de combattre, selon le cas. Le problème, c'est que je ne savais pas me battre ; personne ne m'avait vraiment appris, malgré ces gants de boxe que mon père m'avait offerts, très jeune, dans le but, sûrement, de canaliser mon impétueuse énergie. Pour lui, il était essentiel que les garçons sachent se défendre avec leurs poings. Mais, le jour de cet incident traumatique, la fuite était sans doute l'option la plus sage : mes ennemis étaient sept ou huit contre moi ! Et pourtant, la honte que j'ai ressentie m'a longtemps collé à la peau. Cette histoire en apparence anodine a été un poids secret que j'ai porté des années durant... Encore aujourd'hui, les histoires de taxage à l'école ou d'intimidation par les gangs de rue me touchent beaucoup. Un an plutôt, à l'été 1961, j'avais déjà ressenti la peur et la honte quand, dans mon premier camp scout, j'avais dû subir les ordres de mon chef de patrouille, un ado de 15 ou 16 ans qui faisait son petit *power trip*. Si on ne faisait pas ses quatre volontés, il nous obligeait à manger du savon. Terrorisé par la situation, une nuit j'ai fait un cauchemar épouvantable. Au matin, n'en pouvant plus, je réussis à téléphoner à mes parents pour les implorer de me sortir de là. Papa est venu me chercher mais, une fois de plus, il n'était pas fier de son fiston...

Quelques années plus tard, à 15 ans, je me suis repris... J'étais en dixième année dans une école publique, angle Sauvé et Papineau à Montréal. On l'appelait la «shop Sauvé»... même si on y donnait le «cours classique», un secondaire enrichi du côté des humanités. En principe, on n'était pas des voyous, mais il y avait ce taupin, un grand gaillard de 9<sup>e</sup> année mesurant six pieds — presque deux mètres — qui me bousculait et m'intimidait souvent. J'avais presque atteint ma (modeste) taille adulte, 5 pieds 4 pouces (environ 1,60 m) lorsque, un jour, ce grand baraqué me «poussaille» dans l'escalier une fois de trop... Je me mets à bouillir intérieurement. Et sans crier gare, je me retourne et bang! Je lui assène un formidable coup de poing en plein visage. Cela a fait un petit bruit sourd. Encore inexpérimenté dans les arts de combat à mains nues, je m'étais blessé un doigt... mais pour lui, ça a été plus grave qu'une entorse à l'index! Je lui ai cassé au moins deux dents, et le palais au complet! Heureusement, j'étais premier de classe. Le directeur a été compréhensif: il a accepté la thèse de la légitime défense et je n'ai pas été mis à la porte de l'école: je n'ai même pas eu de vraie punition! Ce qui est merveilleux, c'est que, du jour au lendemain, les grandes gueules et les fiers-à-bras se sont mis à me respecter. Début 2007, quand j'ai lu l'histoire de cet adolescent qui a tué d'un seul coup de poing un camarade d'école pour une chicane de casquette, je me suis rappelé ma propre expérience... et la chance que j'avais eu de ne pas avoir infligé un dommage irrémédiable à mon agresseur.

Néanmoins, pour mon ego et ma confiance en moi, l'incident était plutôt positif. Mais cela ne calmait pas l'angoisse que je traînais depuis l'incident de la fuite. Mais bientôt, à 16 ans, j'ai commencé à faire du judo, qui était, à l'époque, l'art martial le plus populaire. Mon *senseï*, mon professeur, s'appelait Paul Piacente. Petit-fils d'immigrant italien, il avait

été l'élève de Marc Scala, lui-même professeur de Pierre Elliott Trudeau. C'était un vrai dur, avec un nez cassé de boxeur. Il avait été commando dans l'armée, dans le régiment des Black Watch. Il avait également travaillé comme portier dans les bars et les cabarets. Un extraordinaire pédagogue ! Il adorait mon père et les deux sont devenus très amis. Quand il est venu faire sa démonstration devant la troupe scout de mon père, ce fut une révélation ! Dans ce sport, cet art, cette discipline extraordinaire, je retrouvais ma vieille idée : celle du petit terrassant le grand, capable d'en vaincre trois ou quatre à la fois. La devise du judo, c'est « céder pour vaincre ». Autrement dit : utiliser la force de l'autre pour le mettre à terre. Jusqu'alors, la simple idée de tomber me terrorisait. Le judo m'a appris à bien me recevoir au sol, à acquérir plus de vitalité, plus de force aussi... et, surtout, à maîtriser avec plaisir mon corps. Il est devenu un exutoire, une libération : j'en faisais cinq ou six fois par semaine. C'était ma drogue à moi, mais une drogue véritablement libératrice !... Et puis le judo était une discipline individuelle. Pas de jeu d'équipe, pas de loi de groupe à respecter. Cela me convenait, car même si je fonctionnais bien avec mes amis scouts, je n'étais pas foncièrement un « gars de gang ». Je me suis investi corps et âme dans cet art martial, le premier d'une série que je pratiquerais au cours de ma vie.

Mon engagement total dans l'apprentissage du judo n'a toutefois pas totalement exorcisé mes peurs. Mon engouement pour les arts martiaux était directement relié à ma personnalité hantée et fascinée par mes petites histoires de bagarres, de chute et de fuite...et de prouesses héroïques surhumaines. À l'époque du cégep, lorsque j'étais dans le métro ou l'autobus, j'observais constamment les gens autour de moi, en me demandant quelle serait ma réaction si telle personne m'attaquait — ou si ces deux hommes bizarres,

derrière moi devenaient subitement hostiles... Je vivais dans l'angoisse de l'agression, laquelle se doublait, je crois, d'une angoisse de la performance. Il n'était plus question que je prenne la fuite, ou que je perde un éventuel combat. Était-ce une sorte de pressentiment, inscrit dans mes gènes, de ce que le destin me réserverait un jour, quand je verrais réellement un « affreux » pointer son arme presque à bout portant sur moi ? Peut-être...

Dans cette nouvelle passion, il y avait une autre dimension : le refus de la domination. À l'adolescence, les accrochages avec mon père ont été plus fréquents. Dans toute sa bonté, papa voulait aussi m'imposer une certaine façon de voir les choses. Déjà, à l'âge de douze ans, je lisais les journaux et il n'aimait pas trop ça ; il disait que j'étais trop jeune pour lire les nouvelles. Ma mère voulait au contraire encourager chez moi ce côté intellectuel. Ce potentiel extraordinaire que j'avais, disait-elle, il fallait le nourrir et le stimuler.

Je me rappelle qu'un jour, je désirais ardemment une veste à la Davy Crockett, avec cette frange qui suit les mouvements... Mon père s'y opposait fermement, trouvant – peut-être avec raison – cet accoutrement ridicule. Mais, ma mère ayant pris mon parti, nous sommes allés ensemble à Montréal et nous l'avons trouvée, cette fameuse veste. De retour à la maison, il y en a un qui n'était... vraiment pas content !

Quelques années plus tard – je devais avoir 17 ans – lors d'une réunion de famille au couvent de ma tante Yvette, sœur de Sainte-Croix, mon oncle Jean-Paul, le curé, s'est mis à deviser doctement sur je ne sais plus quel sujet de politique ou de morale. Il était très traditionaliste, vraiment la vieille Église catholique triomphante dans toute sa splendeur... Je l'ai affronté, comme ma mère l'avait d'ailleurs déjà fait quelques fois auparavant. Celle-ci, même si elle respectait les usages traditionnels, était, au fond, révoltée par la morale

contraignante de l'Église catholique. Devant cette pieuse assemblée, je prends donc vigoureusement le contrepied des arguments de mon oncle, ce qui contrarie profondément mon père. Mais ma mère, elle... apprécie beaucoup! J'ai tenu mon bout: ce fut une expérience intense. Et dire qu'enfant, j'avais pensé devenir prêtre!

J'ai aussi voulu être policier, et pas n'importe quel policier: une « police montée » dans le Grand Nord. Vers l'âge de 14 ans, j'avais lu des romans de Jack London, cet auteur américain qui a souvent dépeint le Grand Nord canadien... Le fantasme était assez fort pour que je fasse venir des formulaires par la poste, des feuillets de propagande de la Gendarmerie royale. Pendant peut-être un an ou deux, j'ai traîné cette « documentation » dans mon sac d'école. Je la feuilletais, et me voyais déjà au camp d'entraînement dans l'Ouest canadien... Avec quelques copains scouts, je me suis même rendu à Ottawa, pour voir le quartier général de la GRC. Mais le problème — encore une fois — c'était ma petite taille! Je faisais désespérément des exercices pour grandir, mais... Cette idée a fini par me passer.

En dernière année de secondaire et pour la première fois dans une école mixte, je m'éveillais au sexe opposé. Déjà, quelques années plus tôt, alors que j'étais servent de messe à l'Institut familial Reine-Marie près de chez nous, j'avais pris conscience du plaisir puissant que m'inspiraient les visages et les formes féminines. C'était extraordinaire. À la « shop Sauvé », quelques-unes de mes nouvelles camarades faisaient partie d'un groupe appelé Baladins qui s'occupait d'animation auprès des jeunes délinquants, dans des centres d'accueil. On avait décidé de former un petit groupe, « Baladins annexes », pour aider les plus jeunes en difficulté, ceux du Centre Saint-Vallier à Montréal. Toujours, toujours, sauver le monde...

Quand je regarde mon enfance et mon adolescence, je constate que beaucoup de choses étaient déjà inscrites, qui allaient m'accompagner toute ma vie. Le tempérament rebelle, le combat chevaleresque, le refus de la domination, la révolte devant l'injustice, mais aussi, l'impulsivité, la sensibilité excessive, la peur de ce qui pourrait survenir à l'improviste et celle de la perte de la maîtrise de soi... Il existe dans ma vie, du moins je le crois, un fort sens de la continuité, entre les événements qui très jeunes m'ont marqués, et ce que je suis devenu à l'âge adulte. Ce n'est pas exceptionnel, mais c'est particulièrement évident en ce qui me concerne.

Par exemple, à cinq ans, je découvre l'Afrique et l'esprit missionnaire à travers des films et des livres... Et voilà qu'au mitan de ma vie, je vais travailler en Afrique comme « missionnaire laïque » ! Très tôt, je me passionne pour la chevalerie et me révolte contre l'injustice des « petites gangs » à l'école – ou contre les abus de la sœur économiste de l'Institut familial, qui avait coupé unilatéralement ma petite paie (et celle de mes copains) de servant de messe ! Et me voilà, à vingt ans, journaliste antimafia avec l'âme du croisé et, à 26 ans, député épris de justice sociale. Et puis, il y a les relations successives avec la « figure du père »... Le vrai paternel, Denis, bien sûr, mais aussi les autres : Claude Ryan, René Lévesque, Jacques Parizeau, Lucien Bouchard, Bernard Landry.

Ma mère disait qu'enfant j'étais comme un bloc, un bloc qu'il fallait polir constamment. J'avais une énergie brute, quasiment rugueuse, qu'il me fallait adoucir pour canaliser cette impétuosité et cette obsession de la compétition. Je devais accepter ma vulnérabilité, ma sensibilité et développer mon intuition ; apprendre à céder pour vaincre, à ne pas toujours monter aux barricades ; essayer de devenir plus patient, plus stratégique. À l'aube de la majorité, je prenais vaguement

conscience de tout cela. J'ignorais cependant que la route vers la maîtrise serait si infiniment longue et tortueuse...



L'idée que je ferais peut-être un jour de la politique m'est venue vers douze ou treize ans. J'étais en train de lire *La Presse*, et je me suis dit: je ferai de la politique. C'en est resté là, sans plus. Certains présidents ou premiers ministres, d'ici ou d'ailleurs, y ont pensé tous les jours au saut du lit, à partir de l'âge de 10 ans... Je soupçonne, entre autres, Robert Bourassa, François Mitterrand et quelques autres dont je tairai le nom, d'avoir été comme ça: obsédés par le pouvoir politique depuis un très jeune âge. Mais ce n'était certainement pas mon cas.

La politique s'est peu à peu imposée à moi par une série de convergences. De l'adolescence à l'âge de 26 ans (lorsque je deviens député), j'ai été quelque'un d'éveillé aux questions sociales et politiques, avec des idées assez arrêtées sur des tas de questions. J'avais même connu mon chemin de Damas, de fédéraliste résolu à indépendantiste résolu, à l'âge de 18 ans, et j'avais ensuite adhéré au Parti québécois. Militer comme simple membre, oui. S'informer, participer au débat public, oui. Voir la dimension politique de mon action en d'autres domaines, oui. Mais, de là à m'engager de façon professionnelle en politique, il y avait un pas que je ne franchissais pas. Je n'y songeais même pas.

L'engagement politique frappera à ma porte un peu par hasard en 1976, lorsque le premier ministre Robert Bourassa déclenche des élections générales. Jusqu'à cette historique campagne de l'automne 1976, je m'étais engagé, mais jamais au point de penser que la politique deviendrait ma profession.

Assez jeune, un de mes livres de chevet favoris était un ouvrage sur l'histoire du Canada, intitulé *Les 366 Anniversaires*

*canadiens*. J'ai un souvenir très vif de ces courts récits illustrés, correspondant à autant de pages d'histoire de ce beau et grand pays dont j'allais plus tard me détacher, mais auquel, à l'époque, je m'identifiais fortement.

J'étais résolument fédéraliste, peut-être parce que mes parents étaient militants et organisateurs locaux du parti de l'Union nationale. Ils travaillaient pendant les campagnes électorales et aussi la journée même des élections. Ils pouvaient aller se chercher près de deux cents dollars : un petit extra appréciable, à l'époque, pour des gens de condition très modeste. Pour les membres de ma très religieuse famille, le Parti libéral de Jean Lesage et de René Lévesque, la Révolution tranquille... tout ça, c'était anticlérical, péché, vilain ! Je me rappelle qu'en 1966, durant la campagne qui allait ramener l'Union nationale au pouvoir, mes parents m'avaient fait distribuer des tracts dans Saint-Michel où nous résidions alors.

Une série d'événements publics ont contribué à façonner mon intérêt pour la politique. La mort de Duplessis, en septembre 1959. Puis celle de Paul Sauvé, en janvier 1960. J'avais suivi ça à la radio. Ça m'avait un peu troublé, ces premiers ministres qui mouraient en exercice... J'avais aussi suivi l'élection du Parti libéral, en juin 1960. Et aussi l'assassinat de John F. Kennedy, en novembre 1963 : j'ai éprouvé une terrible peine pour ces enfants qui venaient de perdre leur père. Ça me bouleversait de voir les coups de feu à la télévision. Pour moi, c'était la violence qui faisait irruption dans la politique. Et c'était bien avant que les bombes du FLQ commencent à exploser... mais j'y reviendrai ! En attendant, je suivais les méandres de la Révolution tranquille.

Mon premier contact personnel avec l'Afrique — l'Afrique qui reviendra me hanter — avait été un Père Blanc exubérant et dynamique, Omer Sansregret, l'aumônier du camp de

vacances scout de mes cinq ans, dans la région de Mont-Laurier. Le soir, il nous montrait des films sur l'un des murs extérieurs de la grange sur les pays africains qu'il connaissait, notamment le Rwanda où j'allais vivre 35 ans plus tard. Par ailleurs, en ce début des années 60, je m'intéressais aussi aux événements reliés à la décolonisation de l'Afrique noire ou du Maghreb... J'écoutais à la radio un certain René Lévesque qui expliquait avec talent et clarté la question algérienne à l'émission *Point de mire*. Plus tard, étudiant au cégep, j'ai vu un film extraordinaire : *La bataille d'Alger*, de l'Italien Gillo Pontecorvo, qui m'a littéralement soufflé. J'ai été vraiment touché par les indépendances africaines, même si elles ne m'ont pas — en tout cas pas immédiatement — amené à me prononcer en faveur de l'indépendance du Québec... Au contraire, je restais résolument fédéraliste, j'aimais le Canada avec une passion juvénile, avec ses montagnes Rocheuses et sa police montée à la Jack London.

Au secondaire, deux professeurs m'ont vraiment marqué. D'abord, celui d'histoire de 8<sup>e</sup> et 9<sup>e</sup> année, qui m'a communiqué sa passion pour les civilisations anciennes. Il s'appelait Berki, c'était un Hongrois qui avait été procureur général dans son pays, mais qui avait quitté la Hongrie après la Seconde Guerre mondiale, lorsque les communistes avaient pris le pouvoir. Cet homme rigoureux, dont j'étais une sorte de disciple admiratif, m'a donné le goût de l'histoire. Un de ses collègues, professeur de biologie celui-là, était aussi un caricaturiste connu dans les milieux de la gauche indépendantiste. Il s'appelait Pierre Dupras et était un éditorialiste acéré et dessinateur de talent. Il connaissait ma passion fédéraliste canadienne et prenait un malin plaisir à me taquiner.

J'avais 17 ans lors de l'Expo 67, qui a été un très grand moment pour moi, comme, j'imagine, pour la plupart des gens qui ont vécu ces mois d'ouverture au monde, d'exotisme

et de découvertes. On n'avait pas les moyens d'aller dans tous les restaurants chics et étrangers, mais on les sentait, on humait avec délices les odeurs et les parfums...

L'Expo a coïncidé avec le point culminant de mon militantisme « canadien », mais la « balloue » allait bientôt crever. Curieusement, je n'ai aucun souvenir direct du « Vive le Québec libre ! » du général de Gaulle, le 24 juillet à Montréal. Comment un événement historiquement si important a-t-il pu s'effacer aussitôt de ma mémoire ? Je n'avais sans doute pas écouté les nouvelles cette journée-là. Je suppose que l'ultra-fédéraliste que j'étais encore a dû immédiatement censurer l'épisode comme un événement inacceptable et sans intérêt.

Loin de ces envolées politiques, je suis retourné plusieurs fois au pavillon de Bell Canada à l'Expo, où l'on projetait — sur un extraordinaire écran circulaire — un film remarquable sur les beautés du Canada, des chutes Niagara aux Rocheuses, en passant par une étourdissante poursuite en voiture dans les rues de Montréal. Il s'agissait de propagande, bien sûr, mais c'était drôlement bien fait !

À l'Expo, j'ai aussi gardé un très fort souvenir du pavillon d'Israël... On y découvrait un petit peuple de gens courageux et travailleurs qui tenaient tête dans un environnement difficile, voire hostile, avec les kibboutz et les fameuses orangeries du désert. Jusqu'en 1967, on peut dire qu'Israël, c'était encore une grande aventure idéaliste. En tout cas, c'est ce qui était efficacement montré dans ce pavillon... Ces images me sont restées et je pense que cette rencontre avec l'État juif a dû influencer sur ma « mutation idéologique » qui allait aboutir dans les mois suivants. Comme si le modèle israélien, avec son courage et sa détermination, avait plaidé, quelque part, en faveur de l'indépendance du Québec... Plus tard, quand je lirai l'histoire de la création de ce pays écrite par les journalistes

Dominique Lapiere et Larry Collins, *Ô Jérusalem*, et que je visiterai cette région du monde, je verrai les choses un peu différemment, mais resterais admiratif du peuple juif.

J'ai aussi un peu travaillé à l'Expo 67. Mon père était commissaire scout et il s'occupait du pavillon du scoutisme, à l'île Sainte-Hélène. À titre de scout de la Reine... eh oui, j'ai fait de l'animation à ce pavillon. Mais j'étais triste, cet été-là, car je n'avais pas de petite amie, et j'aurais bien voulu me promener dans les îles main dans la main avec une fille. Et pourtant, des filles, ce n'était pas ce qui manquait... Elles venaient du monde entier. Mais il n'y en avait aucune pour moi!

À l'automne 1967, j'entre au cégep Ahuntsic en sciences humaines — les cégeps venaient justement au monde cet automne-là... J'y suis un cours de science politique avec le professeur Maurice Potvin. Encore un de ces militants indépendantistes, d'ailleurs candidat plus tard pour le Parti québécois. Au début de la session, il nous dit: « Vous devez avant tout vous abonner à un journal! » Sans faire aucune suggestion... À la maison, ma mère me dit: « Ton oncle, qui est curé, lit *Le Devoir*; c'est le meilleur journal. » Alors je m'abonne au *Devoir*.

Cet automne-là, pendant que je suivais mes premiers cours de philosophie, de sociologie et d'anthropologie, on a eu de la grande visite: Pierre Bourgault et Andrée Ferretti, deux fouguesux porte-drapeaux de la cause indépendantiste. Déjà, quelque chose avait commencé à changer en moi. En fait, ça craquait de toutes parts, mais j'avais encore des hésitations.



Je crois qu'on peut établir un rapport entre, d'une part, ma conversion à l'indépendantisme et mon passage à l'âge adulte et, d'autre part, mon acquisition de l'autonomie et ma rébel-

lion contre l'autorité. À cette époque, je me suis mis à de petits boulots : à l'été 1968, j'ai trouvé un travail saisonnier au Centre Saint-Vallier pour jeunes délinquants — où j'avais déjà fait de l'animation bénévolement — puis un travail de vendeur de souliers dans un magasin de la rue Saint-Hubert. Ces petits revenus étaient synonymes pour moi d'autonomie, même si je ne quitterai finalement le domicile familial qu'en 1970...

Le cégep a été le lieu de ma conversion politique. À mon entrée en première année en septembre 1967, j'ai 17 ans et trois quarts... et je suis fédéraliste. En mai 1968, à la fin de cette première année, j'ai 18 ans et demi... et je suis indépendantiste! Le Parti québécois sera fondé en octobre 1968 à Québec, et je prendrai vite une carte de membre. En octobre 1969, je serai délégué au 2<sup>e</sup> congrès comme représentant de mon comté d'Olier.

L'année 1969 est une grande année d'éducation politique; elle sera aussi un temps fort de la contestation dans l'histoire moderne du Québec: cette année-là, ce sont les grands remous, les manifestations étudiantes... Les Français avaient eu leur Mai-68; nous, ce sera l'automne 68 et puis le printemps 69. La Loi 63, consacrant le bilinguisme au Québec, puis la bataille linguistique à Saint-Léonard, le « McGill français ». Je m'engage dans toutes ces luttes, et je commence à envoyer des lettres aux journaux. Mon premier texte d'opinion paraît dans *Le Devoir* en avril 1969, sous le titre « Contestataires d'aujourd'hui et d'hier » : j'y prenais la défense des étudiants qui manifestaient. En juin de la même année, je récidive dans *Le Devoir* en polémique avec le grand politicologue Léon Dion, le père de Stéphane, l'actuel chef du Parti libéral du Canada, qui, dans un article publié quelques jours auparavant, avait pris de haut la contestation étudiante, la traitant avec dédain, ce qui m'avait choqué. Je

lui ai répondu, car il était indispensable selon moi, pour se faire une idée juste, d'entendre le point de vue des contestataires eux-mêmes.

Voici ce que j'avais notamment écrit à l'auguste professeur, en n'y allant pas avec le dos de la cuillère: «Léon Dion ne donne pas une vue juste et objective du phénomène, d'autant plus que son style est d'une prétention fort peu cachée et par là même dénote un manque flagrant d'objectivité scientifique très peu pardonnable chez quelqu'un qui se veut le spécialiste des idéologies politiques.»

Je me rappelle très bien le soir de la manifestation pour le «McGill français». Je travaillais jusqu'à 21 h 00 à mon magasin de souliers de la rue Saint-Hubert. Lorsque j'arrive au métro Guy, il doit être 21 h 30. La bagarre est déjà commencée; la police tente de disperser les manifestants. C'est sur le point de tourner à l'émeute et, tout à coup, du haut de mes 5 pieds 4 pouces, je me retrouve pris en souricière par une brigade de policiers qui faisaient tous plus de deux mètres, avec leur accoutrement antiémeute. J'ai réussi à m'échapper, après avoir reçu des coups de matraque dans les jambes.

Au printemps 1969, je m'étais rendu au grand rassemblement contre le Bill 63, comme on l'appelait à l'époque. C'était une loi qui, entre autres, devait consacrer le libre choix de la langue d'enseignement des enfants d'immigrants. Un projet de loi qui faisait dire à René Lévesque, dans des termes qui seraient inimaginables aujourd'hui: «Ça n'a pas de bon sens, on ne va pas laisser les immigrants angliciser Montréal comme ça. Ça n'a aucun sens!»

Le centre sportif de l'Université de Montréal était plein à craquer et c'était assez hallucinant pour un jeune de 19 ans de se retrouver au milieu de la foule à écouter des orateurs extraordinaires: il y avait sur scène des gens comme Claude Charron, le futur politicien, et Michel Chartrand, le bouillant

syndicaliste, qui nous avaient harangués puis enflammés. C'était vraiment ma première grosse manifestation, pacifique mais immense. Il y avait là peut-être 20 000 personnes, qui proclamaient leur opposition au gouvernement et leur attachement au Québec français. Des groupes étaient partis de divers cégeps, de l'UQAM, ils avaient marché dans les rues pour finalement converger vers l'Université de Montréal. C'était extraordinaire.

La question linguistique, je la connaissais de près. Dans mon adolescence, j'avais joué au soccer avec des voisins italo-montréalais. J'avais pu constater qu'ils ne parlaient pas beaucoup le français, et qu'ils manifestaient volontiers leur allégeance à la langue anglaise, à la communauté anglophone. Avant que l'église italienne Notre-Dame de Pompéi ne soit construite, boulevard Saint-Michel, angle Sauvé, les Italiens du quartier louaient – pour leurs messes dominicales – la grande salle dans l'école où mon père était concierge. Ce qui fait que mes parents allaient parfois à la messe en italien... parce que c'était vraiment ce qu'il y avait de plus proche de la maison, celle-ci étant tout à côté de l'école! Un jour pendant son sermon – nous étions au cœur de la crise linguistique de 1969 – le curé s'aventure sur le terrain politique, déclarant en pleine chaire: «Écoutez-moi bien: mariez les Canadiennes françaises, elles sont bonnes pour l'amour... mais envoyez vos enfants à l'école anglaise!» Ma mère m'avait rapporté cette anecdote qui m'avait choqué, mais qui était tout à fait représentative de l'état d'esprit de la communauté italienne de Saint-Léonard à l'époque.

À l'automne 1969, je m'inscris en criminologie à l'université. L'année 1970 sera électorale. Je travaille pour le Parti québécois aux élections d'avril. De leur côté, mes parents s'activent pour l'Union nationale, dans la même circonscription! À la maison, l'atmosphère est tendue et mes parents

n'entendent vraiment pas à rire. Après les élections du 29 avril, qui voient l'Union nationale se faire chasser du pouvoir (pour toujours...), le Parti libéral de Robert Bourassa l'emporte haut la main et le Parti québécois arrive deuxième pour le vote populaire (23 %) malgré ses sept petits députés et sa quatrième place à l'Assemblée nationale. Mes parents ne me pardonnaient pas d'avoir travaillé « contre » eux. Ils n'acceptaient pas que j'annule leurs votes et contrecarre leurs loyaux efforts partisans. En outre, les indépendantistes, à cette première époque du PQ, étaient souvent associés aux terroristes du FLQ. Mes parents n'étaient pas insensibles à cette propagande et à ces amalgames. Ils étaient encore très fédéralistes.

Dans les semaines qui suivent ces élections, il y a à la maison une telle tension entre mon père et moi qu'on en vient presque aux coups. Je prends alors la décision de plier bagages. Il me faut couper le cordon ombilical, d'autant plus que j'ai maintenant une blonde – qui allait devenir ma première femme. J'avais en outre commencé à faire une psychothérapie avec un thérapeute du centre social de l'Université de Montréal. Je voulais me libérer de ces tensions familiales, m'affranchir de mon père... mais surtout de ma mère très contrôlante qui me faisait sentir, entre autres, qu'elle n'approuvait pas mon choix de petite amie. Alors, en moins de deux, j'ai fait mes valises, pris un modeste (pour ne pas dire minable) appartement rue du parc Lafontaine, acheté une petite moto. C'était psychologiquement une question de survie. Je devais faire l'indépendance... *mon* indépendance!

Ce fut une période difficile. Comme mes parents n'étaient pas riches, j'avais droit à des bourses et à des prêts du gouvernement. Je devais compter chaque sou. Et puis mon père était furieux, car il voyait ma mère catastrophée du départ précipité de son fils aîné et adoré.

Dans les mois qui ont suivi, j'ai souvent envoyé des articles au *Devoir*. J'avais réussi à entrer directement en contact avec son fameux directeur, Claude Ryan... Je lui ai parlé de nouveau au début de l'été 1970. Quelques mois auparavant, intéressé par le fait que j'étudiais en criminologie, il m'avait laissé entendre qu'il pourrait m'engager comme journaliste. J'avais aussi envoyé une demande d'emploi à *La Presse*. Et c'est là, et non pas au *Devoir* (que je préférais pourtant) que j'obtiendrai à l'été 1970 mon premier emploi rémunéré en journalisme, à titre de stagiaire. Mais je ne voulais pas que cela compromette mes perspectives au *Devoir*. J'ai de nouveau contacté Claude Ryan: « Ne vous inquiétez pas M. Charbonneau, m'a-t-il dit, même si vous travaillez à *La Presse*, vous pourrez venir au *Devoir* plus tard. Quand vous serez prêt, faites-moi signe. »



À *La Presse*, je décrochais pour la première fois un travail d'été qui avait un rapport direct avec ce que je voulais faire dans la vie. Parce que j'avais déjà, à ce moment-là, décidé que je serais journaliste. Et le plaisir que j'ai eu à travailler, cet été-là, me confirma que j'avais fait le bon choix. Deux étés plus tôt, j'avais travaillé comme commis de bureau dans une entreprise de vente de machines à écrire, rue Saint-Jacques à Montréal, près de la Bourse. J'ai détesté ce travail routinier. Pour moi, plus question dorénavant d'avoir un boulot de 9 à 5.

J'étais à ma deuxième année d'études en criminologie, à l'automne 1970, quand arrive la Crise d'octobre. Au cours de ces événements dramatiques, je perds mon travail au Centre Saint-Vallier, parce que j'avais écrit un reportage-choc sur cet établissement, que *Le Devoir* avait publié le 26 octobre 1970.

Comme j'étais étudiant en criminologie, je travaillais les fins de semaine à ce centre comme éducateur spécialisé. Mais ce que j'ai découvert là m'a révolté: j'y avais vu, notamment, des enfants de cinq ans enfermés dans des cellules d'isolement, au sous-sol de l'immeuble! J'avais pris des photos et écrit un texte dont le titre était: «Témoignage de l'intérieur, les cellules infectes et moyenâgeuses de Saint-Vallier.» C'était assez percutant. Évidemment, à Saint-Vallier, ils m'ont congédié sur-le-champ, mais j'étais bien fier de mon coup! Pour moi, c'était un prélude au type de journalisme que je voulais faire plus tard: un journalisme de dénonciation, de combat, un journalisme d'engagement!

C'est à cette époque que j'ai lu *La Mafia* du journaliste allemand Martin W. Duzings, qui m'impressionne grandement. L'auteur racontait toute l'histoire de cette société secrète sicilienne, aussi connue sous le nom de «Main noire», et comment elle était devenue une véritable Internationale du crime. Ma passion pour la criminologie s'est alors accentuée. Avant cette lecture, je voulais surtout faire de la criminologie clinique pour aider les jeunes délinquants. Mais, avec la découverte livresque du monde intrigant et fascinant du crime organisé, l'association s'est faite naturellement entre, d'une part, cette nouvelle passion pour la criminologie sociologique, et d'autre part le journalisme et le goût d'écrire... Mon goût pour le «combat de justicier» était comblé.

Au chapitre des lectures marquantes, il y eut aussi un petit livre du politicologue et sociologue français Julien Freund: *Qu'est-ce que la politique?* Un livre qui m'a fait comprendre la différence entre morale et politique, et la relativité du bien et du mal. Freund explique comment des gens, en voulant faire le bien, finissent par faire le mal; et à l'inverse comment certains autres, mal intentionnés ou pas très intègres, font parfois des choses extraordinaires. Vers la même époque (on

était en 1972), quand j'ai vu Nixon jeter des ponts avec la Chine communiste, j'ai pensé à Julien Freund. Parce que Richard Nixon, affreux en politique intérieure, a fait quelques grandes choses en diplomatie et en politique internationale... On pourrait également mentionner Frederik de Klerk, un partisan de l'apartheid qui a évolué pour faire déboucher l'impasse en Afrique du Sud avec Nelson Mandela. Ce fut un livre marquant pour moi.

Et puis, dans mes lectures politiques du temps, je dois évidemment citer *Option Québec*, de René Lévesque, paru en janvier 1968, coup d'envoi spectaculaire du concept de « souveraineté-association » : un très gros événement à l'époque... Mais je faisais surtout la lecture quotidienne du *Devoir*, qui avait aussi, de mon point de vue, l'immense mérite de m'ouvrir à l'occasion ses pages. En fait, je dévorais les éditoriaux du *Devoir* — ceux de Ryan et de Jean-Claude Leclerc — et ses pages d'opinions. Un journal, certes, qui n'était pas indépendantiste, mais qui laissait la place — je le souligne — à l'expression des indépendantistes...

Mes sentiments sur la Crise d'octobre et le FLQ ont été, dans un premier temps, ambivalents... Je venais de faire la campagne électorale d'avril 1970. Comme beaucoup d'autres militants, j'avais l'impression que l'on s'était fait voler les élections. Après tout, le PQ était arrivé second au vote populaire avec près du quart des suffrages... mais seulement quatrième pour le nombre de députés. Cette idée de « vol » n'était donc pas absurde. À l'époque, je n'avais pas réalisé que c'est notre vieux mode de scrutin d'origine britannique qui était en cause.

Après les élections, durant mon stage à *La Presse*, je rencontre un dénommé Robert Pouliot, un journaliste qui voulait écrire une espèce d'encyclopédie sur les grands exploiters du Québec. Dans cet ouvrage — qui n'a jamais vu le

jour —, il avait prévu un chapitre sur les barons de la pègre qui s'acoquinent avec certains politiciens et qui bâtissent des empires occultes. Ce chapitre, il me l'avait réservé.

À l'université, je collaborais au fameux *Quartier latin*, alors dirigé par un prêtre défroqué, Roméo Bouchard, qui deviendra célèbre en fondant l'Union paysanne. J'ai écrit des textes sur la Mafia, que j'associais aux grands financiers de la rue Saint-Jacques. Les grands faiseurs d'argent étaient tous pour moi alors du même acabit. Le grand capital n'était pas très propre et j'avais déjà réalisé que bien des grandes fortunes ont été constituées de façon assez trouble.

C'est donc dans cet esprit, un peu primaire, de révolte anticapitaliste que je regardais la Crise d'octobre. Esprit de révolte, mais aussi... un profond tiraillement personnel. J'avais été frappé par le lien — explicite dans le manifeste du FLQ — entre les dirigeants de la Mafia, les frères Cotroni, et certains éléments du gouvernement. Je savais depuis mon passage à *La Presse* que ce lien n'était pas imaginaire, que c'était sans doute vrai... J'entendais aussi dans ce manifeste des dénonciations qui rejoignaient mes préoccupations : l'exploitation économique, la pauvreté des francophones, la situation néocoloniale du Québec, l'aliénation linguistique... À la fin des années 60 et au début des années 70, ces accusations et ces griefs n'étaient pas extravagants.

Par contre, j'étais angoissé devant cette crise, avec ces prises d'otages, parce que je n'adhérais pas aux méthodes du FLQ. J'étais membre du PQ, j'entendais bien René Lévesque dénoncer sans détour les poseurs de bombes et les preneurs d'otages. Et puis il y a eu la proclamation de la *Loi des mesures de guerre*, les arrestations en masse et sans mandats dans les milieux indépendantistes : tout cela avait de quoi révolter même le plus pacifique, le plus démocrate d'entre nous. Et puis, ces jeunes du FLQ, je leur trouvais un certain panache.

Je me demandais si moi-même j'aurais eu le courage de faire comme eux... parce que, oui, il y avait quelque chose de courageux dans le fait de s'attaquer à l'*establishment*, aux pouvoirs en place, à l'ordre établi, et d'aller au bout de ses convictions. Tout ce raisonnement dans ma tête, plus ma tendance à apprécier le côté Robin des bois du FLQ, cela tenait, bien sûr, tant que Pierre Laporte restait vivant.

Et puis il y avait Claude Ryan, qui discutait durant ces journées-là avec René Lévesque et d'autres, dans les milieux syndicaux, pour trouver une solution — certains disaient même: pour former un gouvernement parallèle — alors que le gouvernement officiel du Québec, dirigé par un Robert Bourassa apparemment dépassé par les événements, semblait vaciller... Tout cela m'interpellait directement: il me semblait que ma vie personnelle et ce grand épisode dramatique de l'histoire moderne du Québec, s'entrecroisaient d'une façon poignante. Je vivais tout cela avec passion et angoisse.

Peu après la Crise d'octobre, je suis tombé sur *La jeunesse du Québec en révolution*, du sociologue Jacques Lazure: une lecture qui m'a permis de venir à bout de ces douloureux déchirements personnels. Sur un modèle un peu psychanalytique, Lazure — dont le frère Denis Lazure, célèbre psychiatre, deviendra un ministre important dans le premier gouvernement de René Lévesque en 1976 — dépeignait les principaux types de personnalités et expliquait comment, à cause de leur tempérament, certaines personnes ne deviennent jamais révolutionnaires, ne prennent presque jamais les armes pour une cause, si juste soit-elle. Ce qui ne les empêche pas d'être réformistes... En examinant ce concept de réforme — qui n'est pas synonyme de lâcheté —, j'ai réalisé qu'il s'appliquait magnifiquement à mon cas. J'étais donc un réformiste et je me suis réconcilié avec les propos de Lévesque, de Ryan et des autres.

Non seulement j'étais un réformiste déclaré, mais je comprenais de mieux en mieux que, pour moi, la violence ne règle pas les problèmes politiques, même si des cas extrêmes peuvent justifier la légitime défense. Mais tomber dans la violence au Québec, c'est refuser le processus démocratique. Et c'était aussi — je m'en rendais bien compte — tomber dans le piège des fédéralistes, qui tentaient alors de détruire le Parti québécois en le diabolisant et en l'assimilant aux « terroristes séparatistes ».

C'est à partir de ce moment-là que j'ai adhéré complètement, non seulement à l'idéal de l'indépendance du Québec, mais également à la démocratie comme unique voie pouvant y mener. Lévesque incarnait la synthèse de ces deux dimensions-là. Et c'est tranquillement, dans la foulée de la Crise d'octobre, que j'ai également choisi — malgré mon impétuosité — le camp de la démocratie et de la construction patiente du pays du Québec.

En 1971, j'entre finalement au *Devoir*. Claude Ryan accepte de me prendre comme correcteur d'épreuves, mais en fait c'est une astuce qui me permettra de me faire entrer... Très vite, je commence à écrire des reportages. Ma vie vient de prendre un nouveau tournant.